

Jean-René Jeffrey

jjeffreyca@yahoo.ca

Montreal

**Présenté aux membres du G.R.I.S.
Groupe de Recherche et d'Intervention Sociale
Organisme à but non lucratif**

**Réflexions sur les nouvelles orientations du Gris
de la part d'un bénévole et ex-intervenant.**

Objet général :

Prise de position concernant la modification apportées aux objectifs du Gris par l'ajout de la
démystification des identités de genre et l'intégration de personnes trans aux équipes d'interventions en
milieu scolaire.

Le présent document est composé de trois parties.
J'en suggère la lecture dans l'ordre où elles sont présentées.

1er partie : Ceci se voulait une lettre... (page 3 à 6)

2e partie : (dans l'esprit du Gris) Témoignage. (page 7 à 17)

3e partie : Considérations complémentaires. (page 18 à 25)

Références : (page 26 à 28)

La première partie de ce document se voulait une lettre aux membres du Gris. J'ai décidé d'en conserver en partie la forme. À cette idée de lettre se sont ajoutées deux autres parties. J'apprécierais qu'on prenne le temps de les lire et j'émetts le vœux qu'ils auront des suites...

Bonjour à vous tous et toutes

Je ne sais pas très bien par où commencer.... Je pense à écrire ce texte depuis un bon bout de temps car je suis très perplexe, voire même plutôt inquiet des orientations prises par le Gris ces derniers temps. En particulier en ce qui concerne la décision rendue publique d'inclure la démystification des identités de genre dans les interventions faites en milieu scolaire et d'intégrer des personnes trans dans les équipes d'intervention. Mon inquiétude tient en particulier au fait que la très grande majorité des interventions du Gris sont faites au niveau des écoles secondaires, milieu où, s'il en fut, l'identité sexuelle et de genre, pour employer le langage à la mode, est en construction ce qui rend les jeunes particulièrement vulnérables.

Ma situation vs l'organisme,

J'ai beaucoup de sympathie pour le travail fait par le Gris dans les écoles depuis les années 90. Particulièrement lorsqu'il est fait au niveau des premières années du cours secondaire, là où le travail (démystification de l'homosexualité et la création de modèles) fait par les intervenants est le plus efficace. Si le but est de pourvoir en modèles les jeunes appartenant à une minorité sexuelle et de minimiser, voire éliminer, le harcèlement des élèves homosexuels ou présumés homosexuels, plus les interventions se font tôt au secondaire plus elles auront des chances d'avoir un effet positif.

J'ai suivi de près le travail du Gris depuis le début du siècle et j'ai été intervenant au Gris Montréal pendant près de 8 ans, jusqu'à ce que, soudainement, à l'automne 2017, on cesse de m'attribuer des interventions. Je me suis informé de ce qui se passait et j'ai alors appris par téléphone qu'on avait décidé de ne plus m'affecter aux interventions.

On alléguait que j'aurais eu et véhiculé des préjugés sans même m'en rendre compte, ceux-ci étant ancrés en moi de façon très profonde compte tenu de mon âge. (!...) J'aurais également eu des difficultés à aborder explicitement le sujet des relations sexuelles lors des interventions. (...) C'est, faut-il le rappeler, un sujet que les cahiers de formation du Gris ont toujours recommandé, et recommandent toujours, de n'aborder qu'avec parcimonie et seulement dans les contextes où il est évident que c'est bien le sujet ciblé par la question de l'élève...

Bien que j'aie été intervenant pendant près de huit ans sans que ne me soit adressé la moindre remarque ou la moindre critique, on m'a alors proposé d'améliorer ma formation pour que je puisse éventuellement réintégrer les équipes d'interventions. J'ai accepté. J'ai alors fait tout ce qu'on m'a suggéré de faire. J'ai produit des réponses écrites sur des thèmes suggérés. Je les ai analysés avec une formatrice. J'ai participé à une simulation d'intervention. Mais tout cela n'a pas contribué à modifier

l'opinion selon laquelle je ne devais plus faire d'interventions. J'ai donc accepté le verdict, malgré mon impossibilité à comprendre, et les raisons, et le contexte de cette décision, n'ayant jamais été l'objet de la moindre critique ou de la moindre évaluation négative au cours des presque huit ans où j'ai été intervenant. J'étais un bénévole et en tant que tel, j'étais sans recours réels face aux décisions de l'organisme.

Le présent paragraphe est un ajout au texte original.

Pendant les semaines précédant ma suspension comme intervenant j'avais, de façon informelle, moqué ouvertement lors des pauses dans des réunions l'apparition récente de l'acronyme (ou sigle?...) LGBTQI2SA+ etc. appelé à remplacer le mot «gay». Je m'amusait à dire que c'était quelque chose qui ressemblait à un mot de passe sécurisé pour Internet et qu'à mon avis ce truc n'arriverait pas à entrer dans le vocabulaire des gens ordinaires. En cela j'avais raison et je me trompais. J'avais raison car les versions longues de l'acronyme ne passe toujours pas la rampe et se déclinent en autant de façons différentes qu'il y a de groupes d'intérêts en plus d'être régulièrement ridiculisée. Je me trompais car, réduit à LGBTQ, l'acronyme semble s'être imposé dans les média et dans la communauté des gens branchés et des activistes où on le retrouve dans des formules telle : «La communauté LGBTQ» le Q étant souvent éliminé. À la longue, en essayant de comprendre ma suspension, j'ai fini par me faire l'hypothèse que mon opposition moqueuse et ouverte à l'utilisation de cet acronyme y était sûrement pour quelque chose. Les milieux de bénévolat militant, dont le GRIS fait partie, sont souvent très réfractaires à toute forme de questionnement déviant un tant soit peu de l'idéologie promue par la permanence.

Qu'on se rassure, je ne suis pas en train de me plaindre. Je veux juste que mon statut dans l'organisme soit clair : qu'il n'y ait pas de confusion. De toute manière, suite à mon retrait des équipes d'intervention, j'ai continué à m'intéresser au Gris, en me procurant les publications et en assistant à certaines rencontres. J'ai également offert mes services pour faire de la traduction ce qui a été accepté. Je suis donc, jusqu'à nouvel ordre, toujours membre bénévole au Gris-Montréal. Je n'ai pas de rancunes contre le Gris et la raison de ce texte est d'un tout autre ordre.

Il ne s'agit pas de moi. Il s'agit des positions nouvelles d'un organisme que j'ai toujours respecté, et pour lequel j'ai été intervenant pendant près de huit ans. Il s'agit de l'impact, que je crains négatif, de la nouvelle orientation prise par le Gris : la démystification des identités de genre. Je crains malheureusement les impacts de cette nouvelle orientation sur certains des jeunes qui, dans l'avenir assisteront aux rencontres d'interventions, et la présente se veut une explication de ma position.

Contextualisation

Je n'apprendrai rien à personne en disant que dès sa création le Gris se voulait un regroupement dédié au mieux-être des jeunes gays et à l'acceptation de l'homosexualité dans la société en général. Pendant quelques décennies le Gris a peaufiné sa méthode, tant au niveau de sa technique d'intervention que de sa composante recherche. Il s'est progressivement imposé comme intervenant crédible en milieu scolaire. Les gens qui ont œuvré dans l'organisme, ainsi qu'un grand nombre de sympathisants et de jeunes ayant assisté aux interventions en milieu scolaire, connaissent et apprécient la qualité du travail effectué. Ils savent que ce dernier, entièrement le fruit de bénévoles de la communauté gay, a, plus que toute autre, contribué à améliorer la vie et l'estime de soi de nombre de

jeunes en découverte ou en questionnement par rapport à leur orientation sexuelle.

Le travail du Gris a, jusqu'à tout récemment, toujours eu comme objectif une meilleure compréhension de la réalité gay, par le témoignage. À la demande du milieu scolaire, des intervenants gay (et également bisexuels depuis quelques années) se présentent dans les classes, principalement du niveau secondaire et après avoir parlé d'eux-même, répondent aux questions des élèves à partir de leur vécu, de leur expérience personnelle, avec pour objectif la démystification de l'homosexualité pour l'ensemble des élèves présents et bien sûr, la proposition de modèles réels pour les élèves en questionnement face à leur propre orientation sexuelle ou pour ceux qui, se sachant gay, ont peu de modèles valables.

Mes réticences

Seulement voilà, il existe une énorme différence entre la découverte de son orientation sexuelle et la remise en question de son identité de genre. On n'est pas du tout dans le même registre.

Un jeune qui découvre son attirance sexuelle et romantique pour une personnes du même sexe que lui a à faire face et à accepter le fait qu'il appartient à une minorité sexuelle. Il doit faire cela souvent dans un contexte où il est en plein chambardement physiologique, psychologique, hormonal et ce n'est pas une mince affaire. De plus, cette découverte se fait dans un milieu plus ou moins hostile où la plupart de ses pairs sont, en même temps que lui, en pleine croissance et affirmation d'eux-même et de leur place dans le monde. Ce qu'il faut à ce jeune c'est, entre autre, de la compréhension, du réconfort direct ou indirect, des modèles rassurants et du temps : le temps qu'il lui faudra!... Plus ou moins lentement, de façon plus ou moins harmonieuse, il arrivera espérons-le à se développer en tout équilibre avec son orientation sexuelle et les émotions qui vont avec.

Il en va tout autrement quand le jeune est dans une situation où il remet en question, ou est amené à remettre en question, son identité de genre. D'abord, dans la plupart des cas, il ne s'agit pas de simplement accepter une réalité et d'apprendre à vivre avec. Cette remise en question risque de le conduire, et de fait le conduit souvent, à des altérations de sa personne physique et psychologique dont certaines sont irréversibles... Accepter son orientation sexuelle c'est se découvrir et s'accepter : devenir soi-même. Questionner son identité de genre, c'est découvrir qu'on a de sérieuses difficultés avec son sexe biologique auquel on ne parvient pas à s'identifier. On souffre de « *dysphorie de genre* ». Ce qui nous est demandé pour que corresponde notre identité de genre et notre sexe biologique provoque un mal-être, cette demande ne correspondant pas à la perception que la personne a d'elle-même. Cela provoque chez-elle une souffrance plus ou moins intense, d'où la notion de *dysphorie*. La manière de résoudre cette inadéquation peut souvent aller jusqu'à prendre les mesures nécessaires pour modifier physiquement l'apparence de ses caractères sexuels de telle sorte qu'ils correspondent au genre auquel on se sent appartenir.

Or, quand on investigate un peu, un des premiers constats qu'on fait face aux jeunes souffrant de *dysphorie de genre*, c'est que, dans des proportions avoisinant les 80 à 85% des cas, au fur et à mesure qu'ils progressent vers l'âge adulte cet état se résorbe de lui-même. Ces jeunes qui sont inconfortables, qui ne sentent pas d'adéquation entre leur sexe biologique et leur identité de genre et qui en souffrent (qui vivent de la *dysphorie de genre*) font face à un problème qui est la plupart du temps temporaire et qui, laissée à elle-même, va se résoudre. Ce qui faisait problème n'existera plus. L'adéquation entre le sexe biologique et l'identité de genre se sera faite d'elle-même. Il existe donc

différents niveaux de *dysphorie de genre*. Ce qui n'est pas le cas des orientations sexuelles.

Dans les cas plus rares (15 à 20%) où cette adéquation ne se ferait pas d'elle-même, il existe des approches aidantes dont la réassignation génitale, la transition, n'est qu'une des possibilités. Celle-ci, d'après nombre de professionnels de la santé, devrait être une alternative de dernier recours, réservée à des adultes. Certains pays dont le Danemark qui a pourtant été le premiers à pratiquer la réassignation génitale n'en recommandent plus la pratique. Des recherches récentes semblent d'ailleurs montrer que, même chez des adultes, la réassignation de genre, la transition, ne résout la *dysphorie de genre* que dans un certain nombre de cas.

De cela on peut faire découler que des interventions faites par le Gris qui auraient pour but de témoigner de différentes formes de transitions comme solution à des états dysphoriques ne sont pas recommandables auprès de jeunes dont certains souffriraient de *dysphorie de genre*. En effet, ces interventions pourraient être néfastes, entre autre, pour les 85% de ceux qui en souffrent mais chez qui cette condition est appelée à se résoudre d'elle-même. Et il semblerait qu'il est loin d'être évident que la transition, suggérer comme solution, constituerait un avantage même pour les 15% affectés de façon plus profonde.

La présence d'intervenants trans susceptibles de présenter, ou de suggérer, dans des écoles primaires et secondaires, la transition comme solution à la dysphorie de genre est une décision qui comporte un niveau de risques élevé pour certains élèves et particulièrement pour les élèves dysphoriques. On ne peut, ni ne doit, présenter ou suggérer la transition, (prise de bloqueurs de puberté, prise d'hormone et réassignation génitale) à des groupes de personnes mineures sans risquer de nuire à ceux qui, parmi eux, sont dysphoriques mais dont la problématique se résoudrait d'elle-même (85% des personnes souffrant de dysphorie de genre) ni à des personnes fragiles (les 15% qui restent) chez qui toutes formes d'interventions pharmacologiques et/ou chirurgicales vont provoquer des transformations irréversibles dont certaines mettent en danger leur espérance de vie et leur état de santé présente et future.

Il existe de multiples sources d'information disponibles qui traitent amplement de la *dysphorie de genre* et des possibles conséquences néfastes, chez les pubères et chez les adolescents, de la prise d'hormones (hormones croisées ou bloqueurs de puberté) en vue d'une possible réassignation génitale. Je pense qu'il serait sage pour le Gris de reconsidérer la décision d'inclure dans ses interventions la démystification de l'identité de genre.

Le Gris est un organisme crédible et il ne faudrait pas beaucoup d'incidents pour discréditer ce qu'il a mis des décennies à construire. Je sais qu'actuellement il y a des regroupements de personnes dédiées à faire progresser la cause trans par tous les moyens. Ce dont il s'agit ici, ce n'est pas de l'avancement d'une cause en particulier. Il s'agit de soupeser le pour et le contre, les risques et les bénéfices tant pour le Gris lui-même que pour les jeunes auquel le Gris se dévoue depuis plus d'un quart de siècle. Intégrer la démystification de l'identité de genre et ses implications au processus d'intervention est une décision que je trouve inappropriée et dangereuse.

En éthique médicale il existe ce serment qu'on appelle le Serment d'Hippocrate dont un des premiers engagement pourrait se dire ainsi : *Avant tout, ne pas nuire*. Lorsque les intervenants du Gris parlent d'homosexualité ou de bisexualité à des élèves du cours primaire ou de cours secondaire, il ne nuisent à personne, bien au contraire! Au pire peut-être vont-ils provoquer de l'exploration sexuelle

chez des jeunes qui ne l'auraient pas fait, ou ne l'auraient fait que plus tard. Cette exploration non seulement ne nuit pas mais elle confirmera fort probablement le jeune dans son orientation sexuelle quelle qu'elle soit.

Prendre le risque qu'un jeune dysphorique, à la suite d'une intervention du Gris, se mette à croire que la transition, la prise d'hormones et/ou la réassignation génitale, est la solution à son mal-être alors que celui-ci aurait très bien pu se résoudre de lui-même, c'est nuire! C'est courir le risque qu'un jeune garçon ou qu'une jeune fille fasse subir à sa personne, d'inutiles et irréversibles modifications et ce risque un organisme communautaire comme le Gris ne devrait pas le courir s'il veut rester fidèle à ses valeurs d'origine.

Sincèrement

Jean-René Jeffrey

Témoignage

Ce texte se veut un témoignage à caractère biographique dans l'esprit de ceux faits par les intervenants du Gris dans les classes. Il a pour but de faire mieux comprendre pourquoi je prends la position que j'ai développée face aux nouvelles orientations du Gris. Plus particulièrement face à la décision de modifier les objectifs de l'organisme qui étaient depuis sa création, *la démystification de l'homosexualité*, auquel s'est ajoutée la démystification de la *bisexualité*. Ceux-ci sont récemment devenus, ce qui s'appelle dans les documents de l'organisme et sur son site web, la *Démystification des orientations sexuelles et des identités de genre*.

Ce changement d'objectifs s'accompagne de l'intégration de personnes trans dans les équipes d'intervention, décision avec laquelle je suis en désaccord pour des raisons que j'ai commencé à exposer dans un premier texte et que je vais continuer à préciser ici. Le présent témoignage est beaucoup plus long que ceux faits dans les écoles par les intervenants du Gris, lequel correspond normalement à des directives précises et doit être limité dans son contenu et sa durée. De plus, les sous-titres qui le divisent ne sont pas chronologiques malgré l'apparence. Ils se chevauchent en partie dans le temps mais permettent des divisions qui je l'espère aideront à la lecture.

Enfance

Je suis né en 1946, dans une petite ville de province. Mon père, travailleur autonome comme on dit aujourd'hui, était barbier et opérait son salon à la maison. Ma mère était ménagère. Je suis l'aîné d'une famille composée de huit garçons. Je sais, c'est beaucoup d'enfants selon les normes actuelles. Sans mentionner le fait que ces enfants étaient tous des garçons... Mais, avoir autant d'enfants n'était pas exceptionnel dans le Québec de cette époque.

En fait, ma mère a eu douze grossesses. Pendant la plus grande partie de sa vie fertile, elle sera enceinte grosso-modo tous les 15 mois. Encore là, rien d'exceptionnel pour l'époque. De ces douze grossesses naîtront dix enfants. Elle fera deux fausse-couches. Je commence par ces détails car ils vont avoir leur importance dans la suite de mon récit.

J'ai dit que j'étais l'aîné de la famille mais ce n'est qu'à demi vrai. Le premier enfant né du mariage de mes parents sera de fait une fille, appelée Céline, qui ne survivra que deux mois et demi et qui mourra des complications d'une otite mal diagnostiquée et donc mal soignée. Ma mère sera donc en deuil de son premier enfant pendant les mois où elle sera enceinte de moi. On peut très bien imaginer son espoir de remplacer cette première fille morte par une autre... De cette seconde grossesse je naîtrai, un garçon, en bonne santé, et je survivrai aux affres de la petite enfance. La mortalité des enfants en bas âge n'était pas rare à cette époque.

La grossesse suivante de ma mère sera interrompue par une fausse-couche. L'enfant qui naîtra mort-né à un peu moins de quatre mois de grossesses sera toujours fantasmé par elle comme ayant été une fille. La suite de ce récit permettra de comprendre pourquoi. Ensuite naîtront, coup sur coup, trois autres garçons respectivement nommés Bernard, Paul et Cyril. Il va sans dire qu'à chacune de ces naissances ma mère avait espoir de donner naissance à une fille. Je dis « il va sans dire » parce que j'ai toujours eu l'impression que, pour elle comme pour beaucoup de femmes, avoir des enfants des deux sexes était important. Dans beaucoup de pays, encore aujourd'hui, la naissance d'une fille est une déception. Ce n'était certainement pas le cas dans le Québec des années 40 et 50 et encore moins pour ma mère. Elle-même, fille née entre deux garçons dans une famille de seulement trois enfants, avait sans doute souffert de l'absence d'une sœur avec qui partager les petits secrets que se partagent souvent les filles. Peut-être y avait-il chez elle l'espoir de pouvoir remplacer les sœurs qu'elle n'avait pas eu par une ou des filles bien à elle... Mais ceci n'est pas vraiment le sujet de ce texte bien que ces précisions ne soient pas inutiles.

À la suite de ces quatre enfants mâles, naîtra, finalement, une fille. Mais, manque de pot, comme la première, ce bébé ne vivra que quelques mois. Prénommée Francine, elle mourra de tuberculose à un peu plus de trois mois. On imagine facilement la peine, la douleur, de ma mère qui perdait encore une fois un nourrisson, qui plus est une fille, elle qui fantasmaît chacune de ses précédentes grossesses comme devant lui donner des filles. La malchance semblait s'acharner sur elle en ce qui concernait les filles. À la mort de cet enfant, en mars 1953, j'ai près de 7 ans. Assez vieux donc pour être affecté et garder en mémoire l'ampleur de la catastrophe.

Ce récit se voulant d'abord un récit me concernant, je me dois ici de raconter une anecdote qui, pour moi, sera marquante. J'ai un peu moins de 7 ans. J'ai trois frères plus jeune. Nous vivons dans un

appartement pas très grand où mon père opère également son salon de barbier. À quatre bambins, nous dormons tous dans la même chambre et nous nous couchons tôt. Quatre petits garçons dans une même chambre, inévitablement ça s'amuse, ça babille, bref ça fait du bruit et ça ne s'endort pas en se mettant au lit.

L'épisode se passe donc au moment où notre jeune sœur Francine est hospitalisée. Notre mère est particulièrement inquiète, irritable et insiste pour ne plus nous entendre. Il faut que nous cessions de babiller et que nous dormions! Elle commence par nous demander de nous taire parce que : notre petite sœur est à l'hôpital et que nous devrions nous tenir tranquille « pour qu'elle guérisse plus vite »... Je raconte de mémoire, et la mémoire n'est jamais vraiment fidèle. Elle pourrait aussi bien nous avoir dit qu'au lieu de babiller nous devrions « prier le petit Jésus » pour que notre sœur guérisse ou quelque chose du genre. Comme nous le savons tous, le Québec des années 40 et 50 est massivement sous l'influence de la religion catholique et de son clergé. Ma famille ne fait pas exception. Quoiqu'il en soit, l'incident lui-même est plus ce qui va se passer ensuite. Sans doute particulièrement irrité par notre incessant babillage, elle finit par dire quelque chose du genre : « C'est ça, vous ne voulez pas que votre petite sœur guérisse hein!... Allez-vous enfin vous taire et dormir!... » Quelques jours plus tard notre sœur mourra et sera ramené à la maison dans un petit cercueil blanc.

Nous sommes en 1953. À cette époque dans les villages, la mort d'une personne donnait lieu à trois jours d'exposition de la dépouille mortuaire en chapelle ardente, à la maison. (Une « chapelle ardente » ou « chapelle mortuaire » est un lieu temporaire spécialement aménagé (ici ce sera dans le salon de barbier de mon père) pour accueillir le [corps](#) d'un défunt, en attendant la [cérémonie funèbre](#), afin que les personnes ayant des liens divers avec ses proches (familles, [voisins](#), [amis](#), collègues, concitoyens) puissent leur rendre visite, pour exprimer leurs sympathies.) Pendant trois jours, nous avons donc vécu avec la dépouille de notre petite sœur exposée dans son petit cercueil blanc et dans le brouhaha des visites de sympathies. Ces deux événements : la remarque de ma mère pour nous faire taire à notre coucher suivi de la mort de la petite dans les jours qui suivent vont s'amalgamer et provoquer chez moi une culpabilité que ne s'effacera que des années plus tard suite à un long travail psycho-thérapeutique.

Suite à ce deuil, ma mère va alors se tourner vers l'adoption. Son désir de fille était tellement puissant que, malgré le fait qu'elle ait déjà 4 garçons vivants et bien portant, elle était déterminée à tout pour devenir la mère d'au moins une fille. À cette époque, les bébés à adopter n'étaient pas rares. Le concept de *famille monoparentale* n'existait pas. Une jeune fille qui avait le malheur de tomber enceinte était totalement déshonorée et quand sa famille ne la chassait pas, la plupart du temps elle était forcée de donner son bébé en adoption après une grossesse et un accouchement loin des siens pour éviter le scandale.

Ma mère pu donc se procurer assez facilement un bébé fille à adopter. Renouer avec l'attachement à une petite fille, après son deuil, initiait une période joyeuse pour elle. Mais, malheureusement, sa joie sera de courte durée. Suite à une erreur administrative (les autorités responsables de l'adoption vont présumer du consentement de la mère naturelle et mettre ce bébé en adoption avant que ne soient finalisées les formalités d'abandon) après quelques semaines, mes parents vont devoir retourner l'enfant à sa mère naturelle qui le réclame. Suite à cette succession de deuils au féminin, ma mère va devenir dépressive et l'être pour plusieurs années à venir. Cela ne l'empêchera pas d'avoir quatre autres grossesses desquelles vont naître quatre autres enfants qui seront tous des garçons pour sa plus grande déception. Dans cet environnement, être un garçon est loin d'être une situation

désirable. Constamment confronté à une mère dépressive qui ne rêve qu'à des filles.

Mon univers d'enfance est meublé très tôt d'initiations aux travaux ménagers et mes jeux se passent la plupart du temps avec de petites voisines. Je suis beaucoup plus à l'aise avec les voisines qu'avec les voisins. Je suis fasciné par les bijoux de pacotille, les chapeaux et les talons hauts. J'observe et participe avec beaucoup de plaisir à leurs jeux. J'y suis le papa de leurs poupées, cela me permet de rester près des bijoux et des chapeaux. Et puis, je m'entends tellement mieux avec les filles... D'autre part, je comprends assez vite que si je veux pouvoir rester près de ce qui me plaît, je dois malgré tout rester à distance, sans trop me faire remarquer des mères de mes petites amies. Trop présent ou trop explicitement intéressé, on m'aurait chassé en me disant d'aller jouer avec les garçons; que les jeux de filles ce n'est pas pour moi. Ce qu'on a bien sûr fait à l'occasion à ma grande gêne et mon très grand déplaisir.

Je m'occupe de mes frères, j'aide aux travaux ménagers et je ne fais que peu ou pas de sport avec des garçons ce qui ne me dispose bien sûr pas vraiment à l'environnement scolaire. Mon père a des horaires de travail difficiles : son salon est ouvert 12 heures par jour et jusqu'à 15 heures par jour les week-ends... À part des contacts d'autorité, de punitions, mes souvenirs avec lui sont assez rares. Je serais tenté de définir mon enfance en disant qu'elle a été plutôt conforme à ce qu'était celle d'une fille de l'époque. Pas très garçon... J'ai fait avec plaisir très tôt des tâches telles : étendre la lessive; plier et ranger des vêtements; laver, changer, faire manger, bercer, endormir mes frères plus jeunes. Ma mère, à cause de ses états dépressifs, ne répugnait pas à déléguer les tâches ménagères et les soins des enfants.

Ainsi se passe mon enfance. Culpabilité latente suite à la mort de ma sœur, mère dépressive et chroniquement en deuil de ses filles réelles et fantasmées, aucun renforcement du fait d'être un garçon, responsabilisation très tôt (en tant que frère aîné) face à la fratrie qui ne cesse de s'accroître. Nécessité de participer à l'ensemble des tâches que ma mère n'était en mesure de n'assumer que partiellement.

Scolarisation

Sans présumer d'un lien causal qu'il pourrait y avoir eu entre ce qui précède et ce qui va suivre, laissez moi maintenant vous parler de façon plus précise de mes années d'école.

Ma scolarisation primaire et secondaire s'est faite dans des écoles de garçons. Les garçons et les filles fréquentant encore, à cette époque, des écoles séparées. Dans cet environnement, je me suis très vite retrouvé dans la catégorie de ces garçons très peu agressifs et passablement inaptes aux sports d'équipe et aux préoccupations de «vrais garçons». Je n'étais pas vraiment ostracisé ou harcelé. Juste amplement ignoré, voire un peu méprisé par mes pairs, à cause de mon inaptitude à me comporter en conformité avec le stéréotype du garçon de l'époque qui n'était sans doute pas très différent de ce qu'il est d'aujourd'hui.

Heureusement, j'étais bon élève et cela m'a permis de me retrouver avec, disons, les plus «bollés» de la classe. Ces gosses qui, au lieu de jouer au cow-boy et de se mesurer à la lutte préféraient lire des bandes dessinées et des romans de scoutisme genre « *Signe de Piste* » mettant en scène de jeunes princes auxquels arrivent toutes sortes d'aventures; assez loin des très populaires «Bob Morane»

que dévoraient les garçons et sans doute quelques filles de l'époque. De ces romans de scoutisme me reste surtout le souvenir des illustrations. Celles de Pierre Joubert sur lesquels j'ai fantasmé mes premiers émois amoureux. La sensualité de ses dessins de garçons souvent à demi nus est bien connue et encore appréciée pas beaucoup d'amateurs.

Les récréations se passaient à marcher de long en large avec ceux qui, comme moi, n'étaient pas très habiles aux sports d'équipes et à deviser sur le dernier Tintin paru ou sur le dernier Spirou publié qu'un ou l'autre de nous venait de recevoir de ses parents. La période la plus humiliante des années scolaires était le début de chaque trimestre lors de la formation des équipes sportives. J'étais inmanquablement choisi le dernier et à reculons par les chefs des équipes qui, par la suite, étaient parfaitement prêts à passer sous silence mes absences au jeu car j'étais un poids qui les ferait plus sûrement perdre que gagner.

Je ne saurais dire si j'étais un garçon efféminé. Cette catégorie je crois était un peu étrangère à l'époque. Mais chose certaine, j'entrais dans la catégorie des « *mémères* », ces garçons peu enclins à la bataille qui faisaient tout pour éviter la provocation ainsi que toute situation ayant une composante d'agressivité.

J'ai fait avec plaisir du scoutisme. La vie au grand air et à la belle étoile sont des souvenirs inoubliables en grande partie parce que j'y étais loin de ma famille. J'étais trop heureux d'être libéré des travaux ménagers et de la responsabilité de m'occuper de mes frères plus jeunes. Alors que plusieurs louveteaux et scouts anticipaient avec bonheur la visite des parents, je savais que les miens ne viendraient probablement pas et j'en étais plutôt soulagé. Je n'étais pas un scout très performant mais avoir été scout me laisse des souvenirs savoureux qu'il m'arrive encore de revisiter. Si d'aventure un camp avait une thématique genre croisade et chevaliers, j'insistais toujours pour me faire confectionner un costume sophistiqué. Il fallait que ma cape soit la plus amble et mes manches les plus élaborées alors que le garçon ordinaire était parfaitement heureux d'un bout de tissus jeté sur ses épaules. Je «*trippais*» beaucoup plus sur l'allure du costume que sur le réalisme de l'épée ou de l'armure. Les camps scouts m'ont également laissé de très prenants souvenirs érotiques et sensuels.

J'ai aussi été servant de messe et enfant de cœur. Pas question pour moi de porter une soutane trop courte ou élimée et moins encore un surplis à la dentelle trouée. Je servais des évêques et des chanoines dans une cathédrale alors que l'Église Catholique était encore *L'Église Triomphante*. Les dorures, les dentelles, les broderies et les bijoux foisonnaient pour mon plus grand plaisir. Sans parler des missels à tranche dorée et d'une multitude d'ornements différents pour chaque occasion : mariages ou funérailles, Avent ou Carême, chacun avait ses couleurs et ses ornements propres.

Rien ne me plaisait plus qu'une procession. Quoi de plus jouissif que de voir les fidèles s'agenouiller au passage du cortège, dont j'étais, lors de la fête-dieu ou d'autres occasions. Je suis conscient aujourd'hui, et je sais que je l'étais alors, que j'évoluais au plus près que je pouvais l'être de la féminité, de la richesse et de la sophistication. Je ne pouvais pas porter de robes et de jolis chapeaux mais dans cet univers je côtoyais ce qui s'en rapprochait le plus: les soutanes, les surplis, les dentelles et les dorures.

Puberté et adolescence

Et puis vint la puberté! Et l'adolescence... Âge où la croissance corporelle s'accélère, où les caractères sexuels se précisent, où on devient définitivement un être sexué.

En ce qui me concerne, mes souvenirs sont ceux d'une période où assez vite je me suis mis à remarquer les changements des corps les garçons autour de moi. Modification des traits du visage, musculature plus visible : plus affirmée. J'avoue que mon intérêt me porta très vite vers la beauté des garçons et non vers celle des filles. Cependant, très tôt j'ai eu des *blondes*. J'en aurai jusque dans la vingtaine.

Je ne choisissais pas les filles. Je ne les désirais pas non plus et j'avoue qu'elles ne suscitaient chez moi aucune curiosité, sauf en ce qui concernait les vêtements et les coiffures. Elles me choisissaient. Je suppose que je devais être un garçon qui, pour elles, avait un certain attrait. J'aimais les vêtements. Je crois que j'avais du goût. Mon père ne se gênait pas pour expérimenter sur moi les dernières coupes de cheveux à la mode. Je devais donc avoir une allure disons, plutôt plaisante. Et puis, j'aimais patiner, j'aimais danser : tout le contraire des sports d'équipe... J'aimais écouter et badiner ce qui, pour de jeunes filles, devait me donner un certain avantage. Je n'avais aucune curiosité sexuelle envers elles. Par contre, j'aimais bien commenter les vêtements, parler de mode, de coiffure, de cinéma. Cela me rendait, je suppose, intéressant.

Ne pas désirer sexuellement les filles n'était pas nécessairement un handicap à cette époque. Sans doute n'en est-ce pas non plus un aujourd'hui, en tout cas pas avant la fin de l'adolescence, âge des premières expériences sexuelles. Je dansais, donc je touchais... Pour danser comme pour patiner, je tenais dans mes bras ma petite amie et d'autres filles. Je ne répugnais pas non plus à me laisser tenir la main lors de promenades. Et il faut se rappeler que nous sommes dans le Québec de la fin des années 50. Un environnement catholique dans lequel les mots *péché*, *pudeur*, *vice*, *respect* ont une connotation beaucoup plus forte qu'aujourd'hui.

Je plais donc tôt aux filles, j'ai des amies et une petite amie, mais mes curiosités érotiques me portent plus vers les garçons. Les premiers *wet-dream* dont je me souviens impliquent toujours une éjaculation involontaire sur un rêve de garçon, ce qui à la fois m'étonne, me culpabilise et me plaît beaucoup. Je me souviens avoir détesté l'apparition des poils sur mon corps. Contrairement aux autres garçons chez qui ces premiers signes de virilité provoquaient de la fierté. Cela me déplaisait au point où pendant longtemps je les raserai.

Je prends bien sûr conscience des changements de mon corps mais sans grand plaisir. Je joue à la fille. Je me revois pousser mon sexe entre mes jambes et serrer les bras en avant, afin de simuler une poitrine. Je commence également, à mesure que la puberté s'affirme, à fantasmer des vêtements féminins. Je joue à porter en cachette des chemises en les boutonnant dans le dos, créant des décolletés, étudiant les effets des diverses positions possibles du col et le nombre de boutons à détacher pour créer des décolletés plus ou moins plongeants au devant comme dans le dos. J'improvise des robes du soir en utilisant vieux rideaux, couvre-lits, ceintures et cravates. Très vite, je connais tous les couturiers à la mode et je suis au courant de leurs dernières collections. Les Balmain, Balenciaga, Cardin, Chanel, Courrèges, Dior, Saint-Laurent, tous ces noms me sont connus et je glane tout ce que je peux trouver sur leurs créations.

Tout cela est fait en cachette bien sûr! Le soir seul dans ma chambre. Le midi avant de retourner à l'école et après avoir débarrassé et fait la vaisselle ce que je faisais régulièrement, ma mère étant toujours « fatiguée!... ». À l'occasion je parle mode avec les filles. Ma puberté et mon adolescence s'écoulaient, moi bon élève, fils obéissant et docile dont la vie secrète est totalement orientée sur le féminin. Même dans ma manière de m'habiller je recherche ce qui est le plus féminin sans vraiment l'être trop. J'aime les pantalons de skie parce qu'ils moulent bien la jambe. J'aime et je porte des sandales ouvertes peu communes à l'époque. Mes shorts d'été sont également étudiés : pas n'importe quelle longueur! Mes habits sont toujours coordonnés en fonction des formes et des couleurs. Je porte une attention très soignée à ma mise et je suis bien sûr attentif à ce que portent les filles qu'il m'arrive de conseiller en évitant de rendre trop évident mon intérêt, question de ne pas dévoiler trop mes jardins secrets.

En même temps et parallèlement, j'affectionne les films d'époque avec les châteaux, les lustres, les salles de bal et les escaliers monumentaux que je m'imagine descendre élégamment vêtu d'une robe du soir. J'affectionne particulièrement la musique de Strauss en partie à cause des robes à crinolines... Je découvre également les corps nus des hommes à travers la statuaire gréco-romaine. Les Apollon, Laocoon, Antinoüs et Hercule; les pugilistes et les guerriers, alimentent mes fantasmes sexuels. C'est ainsi que je m'initie à la culture de la Renaissance et au classicisme: sculpture, la peinture, littérature, musique... Ce jardin secret a des avantages à tout le moins en matière de goûts, d'érudition et de savoir. Lorsqu'à la fin de l'adolescence j'aborderai les études postsecondaires cette curiosité, alimentée dans un premier temps par mes curiosités « sexuelles et de genre... », me servira à me faire des amis ayant les mêmes intérêts, souvent pour des raisons moins secrètes.

Cette fantasmagorie va durer jusqu'en 1962-63. J'ai alors 16-17 ans. J'ai mentionné plus haut que j'étais serviteur de messes dans une cathédrale. Cela implique qu'il y a aussi dans ma ville un évêché. Et il se trouve que j'avais un oncle qui travaillait comme jardinier à cet évêché. Par jardinier j'entends qu'il s'occupait de la planification et de l'organisation des jardins. À ce titre, il était un proche de l'évêque qui venait juste de se faire construire un évêché assez monumental bien que moderne, plutôt coûteux et donc fort controversé. Ce bâtiment était entouré de jardins et d'un parc aux dimensions dignes de la noblesse d'église bien évidemment! Suffisamment grand et fastueux pour contribuer à alimenter la critique... Mais cette critique ne me concernait pas. Je n'avais d'intérêt que pour la beauté du lieu que je ne pouvais malheureusement admirer que de loin.

1962, c'est l'année de l'ouverture du Concile Vatican II, rassemblement par le pape Jean XXIII, de tous les évêques à Rome pour discuter de nouvelles orientations à donner à l'Église Catholique. Pour des raisons qui me demeurent obscures, l'évêque de mon diocèse ainsi que son auxiliaire décidèrent d'amener avec eux à Rome, l'un nom oncle et l'autre le portier de l'évêché. Je présume qu'il était mal vu à Rome pour un prélat de ne pas avoir de suite et qu'il leur fallait au moins un domestique... Quoiqu'il en soit, pour ma plus grande joie, cela a permis que j'emménage pour un temps à l'évêché. J'avais 16 ans, un âge où on pouvait me faire confiance et mon oncle avait demandé à mon père s'il consentirait à ce que je travaille à l'évêché pendant que les évêques seraient à Rome pour le concile. Je suis donc devenu portier et domestique à l'évêché pour un temps. Si je raconte ce détail, c'est parce que ces circonstances vont me permettre de m'adonner, dans un environnement fastueux, à mes travestissements féminins.

À l'évêché, j'occupais près de l'entrée, une petite chambre avec salle-de-bain adjacente. Le lit

était recouvert d'un couvre lit vert émeraude, une de mes couleurs favorites. Juste à la sortie de ma chambre, un ascenseur et, dans un espace complètement ouvert sur deux étages, un escalier que je qualifierais, même aujourd'hui, de monumental. L'escalier est à noyau suspendu, une volée de marche conduisant à un palier donnant accès à deux autres volées se faisant face. L'ensemble conduit à une galerie vitrée ouvrant, face à l'escalier, sur une salle d'audience tapissée de soieries, l'autre extrémité conduisant, via un corridor, à un vivoir et à la salle-à-manger principale. Cet escalier était surmonté d'un lustre de cristal plutôt classique et de fort belle apparence. Bref, un ensemble architectural assez réussi, moderne mais de type château : un environnement tout à fait à mon goût, moi qui, à cette époque, me suis si souvent rêvé en robe du soir descendant des escaliers d'apparat.

Un soir, sachant l'évêché presque vide, je décidai de satisfaire ma fantaisie et d'expérimenter l'effet de cet escalier et de son lustre sur mes fantasmes féminins. Je me suis donc fabriqué une robe du soir, utilisant le couvre-lit vert émeraude et sans doute, une ou des cravates, ou une ceinture, ou peut-être les deux. Une fois cette simili-robe réalisée j'utilisai l'ascenseur pour me rendre à l'étage et sans faire de bruit, attentif aux moindres mouvements, je marchai la galerie menant de l'ascenseur au haut de l'escalier que je descendis vers ma chambre m'efforçant au plus d'élégance possible dans la démarche et dans la posture...

J'avoue que ce fut un réel plaisir! Tellement que je recommençai quelques fois l'exercice, jusqu'à ce que je me dise que je tentais le diable et que finalement le plaisir ne valait sans doute plus le risque d'être surpris par un prêtre, secrétaire ou l'économe, revenant de la résidence d'été du diocèse. Vous me pardonnerez de m'être étendu sur les détails mais, comme c'est la première fois que je me permets de raconter cette anecdote, j'ai décidé de me faire plaisir.

Les études post-secondaires.

Le reste de mon séjour à l'évêché se passa avec le plaisir que peut procurer à un garçon dans mon genre qui, à 16 ans, mange dans sa propre salle-à-manger servi par des religieuses, dispose de tout son temps pour admirer les jardins et s'y promener et qui, souvent se retrouve seul (les religieuses habitant un espace adjacent) dans un palais épiscopal où il peut se livrer à autant d'exploration qu'il le veut.

L'année suivante je quittais ma famille pour aller étudier dans la capitale. Je commençais une nouvelle vie qui me donnera beaucoup de plaisir pendant les deux années que durera mon séjour à Québec. Je me retrouvai donc en résidence dans une nouvelle école avec plein d'autres garçons venant d'un peu partout dans la province et visant à faire des études qui les conduiraient, soit à l'université, soit à l'enseignement public, selon les aléas de leurs choix et de leurs préférences.

Ce changement d'univers fut pour moi une vraie libération. Je me retrouvais loin de ma famille très catholique et des pesantes contraintes d'une vie de ville de province. Au surcroît loin d'un père dont le lieu de travail fait partie de la résidence ce qui limite l'intimité familiale à souhait. Ma vie allait s'épanouir de manière que je n'aurais jamais pu imaginer.

J'avais 17 ans. Dans ce nouvel environnement je me suis fait des amis qui avaient des goûts similaires aux miens. Le marginal et bizarre n'était plus l'amant de la musique et du théâtre mais bien le

sportif qui ne lisait pas. J'ai découvert les expositions, les concerts, le théâtre et... la pornographie! À l'école même, ce seront le cercle de mélomanes, et le groupe de théâtre. Plus que tout, très vite je suis tombé follement amoureux d'un confrère de classe, prénommé Rénald, qui me le rendait bien. Nous sommes devenus pour deux ans inséparables. Nous avons des amis communs et des goûts communs. Notre amour fut platonique. Hélas!

Nous sommes en 1964. L'école est confessionnelle. Elle est sous la férule du clergé et c'est tout dire! L'homosexualité est encore un crime en plus d'être un péché et, qu'on le veuille ou non, je viens d'une famille très catholique et mon amoureux aussi... Pour certains, cela conditionnait beaucoup les comportements à cette époque. Dans cet univers, le moindre faux-pas expose à la mise au ban de la collectivité. Mon amour homosexuel est resté un amour non sexuel. Sexuel il l'a été mais au niveau du fantasme seulement.

La chose la plus étrange que j'ai dû constater à cette époque est sans doute le fait que je me suis découvert complètement... j'allais dire «libéré» mais ce serait faux!... Je ne m'étais jamais senti prisonnier de cette part de moi-même. ... J'ai, un beau jour, constaté que cela faisait des mois que ne m'avait pas effleuré l'idée de me jouer au féminin. J'entends par là que depuis des mois, à aucun moment ne m'était venu l'idée de me fabriquer en cachette, de toute sorte de manière, des tenues féminines : chemisiers imaginaires ou robes du soir confectionnées à partir de couvre-lits ou de vieux rideaux.

Je dois dire que ce constat m'est venu comme une surprise. Un jour, j'ai constaté que l'envie de me travestir (appelons cela comme cela...) ne m'était pas venue depuis fort longtemps. D'abord, je m'en suis presque senti coupable. Je me suis dit que peut-être je devrais réessayer... Mais l'idée même ne me faisait plus aucun effet et je me suis finalement dit que: bon!... c'était ainsi, que peut-être un jour ça me reviendrait mais que, pour le moment, je n'en avais pas envie. Je ne me sentais ni plus ou moins moi-même qu'à l'époque où je prenais grand plaisir à m'imaginer au féminin. Je constatais que cela ne semblait plus vraiment être moi. Et je n'ai jamais eu depuis envie de ce genre de fantasme. J'écris ici «fantasme» faute de mieux. Disons que j'avais 17 ans et que sans trop m'en rendre compte, j'avais intégré mon « genre » spontanément et sans contrainte. J'étais un garçon qui se constatait, sans arrières pensées, heureux d'être un garçon!

Conclusion

Je sais que je ne suis pas et que je n'ai jamais été en totalité conforme au stéréotype de la masculinité. Il m'est arrivé de me teindre les cheveux, de les faire friser, de porter du maquillage, afin d'accentuer soit mes yeux soit une autre partie de mon visage. J'aime les bijoux. Peut-être un peu plus que la norme ne le voudrait... J'aime souvent des vêtements, ou des couleurs que, j'imagine, des hommes plus *stéréotypiques* n'oseraient pas. Je n'ai pas de prétention à l'exemplarité.

Par compte, dans l'univers contemporain, avec ses «Études de Genres» et les lois protégeant, non seulement les personnes trans, mais également les vellétés de *transgendrisme* même chez de jeunes enfants, il m'arrive souvent de me demander... Que serait-il advenu de moi, si mon jardin secret, au lieu de rester caché avait pu s'extérioriser?... Si, non seulement il avait pu s'extérioriser mais si son

extériorisation avait été valorisée et validée par l'environnement familial et scolaire dans lequel j'évoluais?...

Je suis un homme gay, heureux d'être un homme et heureux comme homme gay. Dans un environnement familial comme celui que j'ai eu : mère dépressive en manque de fille; présence constante de deuils féminins; désir de fille conduisant à l'adoption malgré une famille déjà nombreuse composée de garçons; conditionnement aux tâches traditionnellement féminines de la part d'une mère en constant désir de filles... Est-il possible de faire l'hypothèse que, dans le contexte actuel, j'aurais très bien pu vouloir satisfaire le désir de ma mère d'avoir des filles en affirmant que j'en étais une ou que je voulais en devenir une?... Dans le contexte actuel, est-il possible d'imaginer qu'une femme vivant ce que vivait ma mère pourrait très bien répondre par l'affirmative aux velléités de son garçon de devenir fille?...

Quand le Gris a décidé de changer son orientation et ses objectifs pour y inclure l'identité de genre et intégrer les personnes trans dans ses équipes d'intervention, c'est toute ma propre histoire qui est lentement remontée à la surface. Cela a produit chez moi une longue vague de questions et d'hésitations où j'ai imaginé comment l'homme que je suis, satisfait d'être l'homme qu'il est, aurait pu, influencé par des personnes se disant heureuses ou libérées à l'idée d'avoir changé leur identité, vouloir changer lui aussi son identité de genre. C'est avec en tête mon histoire que j'ai décidé de me documenter sur ce que j'appellerai «le phénomène trans».

Je n'ai pas la prétention d'avoir souffert de dysphorie de genre. La distance dans le temps et la méconnaissance de la notion de dysphorie de genre à l'époque où j'ai vécu mon enfance et mon adolescence font que je n'oserais pas poser un quelconque diagnostic sur mon passé. Mais, à la lumière de ma propre histoire et de ce que je sais sur la résolution spontanée de la dysphorie de genre chez plus de 80% des jeunes qui en souffrent, je pense qu'il y a de sérieuses raisons de douter de la pertinence de faire intervenir des personnes trans dans les classes du niveau primaire et secondaire.

Je trouve inacceptable qu'on puisse envisager, en faisant intervenir des personnes trans dans les classes, de risquer le perturber un processus de résolution naturelle de la dysphorie de genre en suggérant la possibilité de la transition à des jeunes qui n'en auraient pas besoin. Risquer de détourner ne serait-ce qu'un seul jeune d'une résolution naturelle de sa dysphorie de genre me semble inacceptable. Je pense que c'est le risque qu'on prend en autorisant dans le système scolaire, sous prétexte de démystification, des témoignages de personnes qui ont *transitionné*, ou sont elles-mêmes en cours de transition.

Pour être plus graphique : en suggérant l'hypothèse de la transition à des jeunes chez qui la dysphorie de genre a toutes les chances de se résoudre d'elle-même, on risquerait d'embarquer de tels jeunes, quel que soit leur sexe, dans un processus aux multiples implications dont la plupart sont irréversibles, voire nocives à moyen et à long terme:

- La prise de bloqueurs de puberté avec le risque d'infertilité permanente inhérent à ces molécules jumelées avec des hormones.
- Il s'agirait également de leur refuser le choix réel par rapport à la transition puisqu'il est reconnu que la très grande majorité des jeunes qui sont mis sous bloqueurs de puberté optent pour la transition. Ces jeunes en arrêtant chimiquement leur cheminement naturel vers l'adolescence et le début de l'âge adulte se bloquent l'accès à la résolution naturelle de

leur dysphorie de genre, résolution qui devrait les conduire à une identification de genre conforme à leur sexe de naissance. C'est le cas de plus de 80% des jeunes souffrant de dystrophie de genre!

- De façon non nécessaire, si on ne laisse pas à la dystrophie de genre la possibilité de se résoudre d'elle-même, on mettra des jeunes en situation de subir les possibles conséquences impliqués par les modifications physiologiques et psychologiques occasionnées par la prise d'hormones, que ce soit des œstrogènes ou de la testostérone, et par l'ablation et la réassignation des caractères sexuels primaires ou secondaires.
 - Mastectomie ou inclusion d'implants mammaires ,
 - Ablation des testicules (castration) et réassignation du pénis en un vagin qui nécessitera dilatation régulière pour le reste de la vie, et qui souvent ne procurera pas d'orgasme.
 - Fabrication d'un pénis qui, pour avoir une érection, nécessitera l'utilisation d'une pompe et qui n'éjaculera jamais; de même que fabrication d'un simili scrotum et de simili testicules.
 - Prise, à vie, d'hormones avec tous les effets secondaires qui donnent lieu à de nombreuses mises en garde en ce qui concerne les contraceptifs oraux et la prise d'œstrogène pour les femmes ménopausées mais, étrangement, à très peu de mise en garde pour les jeunes personnes trans qui doivent en consommer souvent dès un très jeune âge et pour des périodes beaucoup plus longues.

Quand je pense à ma propre histoire, à ce que je suis, par rapport à ce que j'aurais pu risquer de devenir aurais-je vécu mon enfance soixante cinq ans plus tard, je ne dis que je n'avais pas d'autre choix que celui de prendre la position que je prends ici et maintenant.

Comprenons-nous bien. Il ne s'agit pas ici d'être pour ou contre la transition de personnes adultes qui la souhaitent parce qu'ils ne voient pas d'autre issue à leur mal-être. Il ne s'agit pas non plus d'être transphobe ou pro trans. Il s'agit simplement de tout faire pour laisser la nature suivre son cours et de n'intervenir que lorsque absolument nécessaire et uniquement chez des adultes capables de donner un consentement éclairé.

À 12 ans, pas plus qu'à 14 ou 16 ans, on n'est en mesure de donner ce consentement éclairé. Et c'est encore plus vrai avec la prolifération des plateformes Internet dédiées. On sait aujourd'hui que le cerveau humain n'est pas complètement formé avant autour de l'âge de 25 ans. D'autre part, on interdit aux jeunes d'acheter de l'alcool avant l'âge de 18 ans. Nous ne leur donnons pas le droit de vote avant la majorité. Et au Québec ils n'ont pas le droit d'acheter de cannabis avant 21 ans précisément parce qu'on craint les dommages sur le cerveau en croissance. Dans le même ordre, on ne devrait pas avoir le droit de charcuter son corps, chimiquement ou chirurgicalement, avant un âge qui soit du même ordre.

À plus forte raison est-il éthiquement inacceptable de penser à banaliser l'idée de la transition dans des classes des niveaux primaires et secondaires en procédant à une *démystification de l'identité de genre* faite par des personnes trans. Si quelque chose devait être faite dans les écoles face à l'augmentation du phénomène trans, c'est beaucoup plus de rassurer les élèves en souffrance, de leur suggérer la patience, de leur suggérer de laisser faire la nature au lieu de banaliser le recours à des moyens qu'un grand nombre d'entre eux sont susceptibles de regretter par la suite au point de ne plus pouvoir vivre avec ce qu'ils seront devenus une fois mutilés.

« Considérations complémentaires »

Il y a plein d'autres arguments qui auraient pu servir à étoffer les raisons qui font que je pense que le Gris fait actuellement fausse route. Je les ai réservés pour le présent texte.

Chacun des éléments qui vont suivre constitue des précisions aux raisons pour lesquelles il est très hasardeux d'inclure la démystification des identités de genre aux interventions du Gris. Aucune n'est de moi. Il s'agit de résultats de recherches faites par des psychologues, sexologues, endocrinologues, etc. dont la réputation n'est plus à faire. Il s'agit également de prises de positions et de mises en garde de la part de revues de recherches et d'associations médicales renommées.

Quelques noms de spécialistes : Dr Ray Blanchard; Dr Kenneth Zucker; Dr. James Cantor; Dr. Michael Bayley; Dr Oren Amitay; Dr Lisa Littman; Dr Deborah Soh; Dr William Malone.

Quelques autorités institutionnelles : *Le British Medical Journal*, qui est le journal de recherche médicale le plus lu au monde; *Le Royal College of General Practitioners*, représentant 50,000 omnipraticiens du Royaume-Uni; *The Journal of Clinical Endocrinology & Metabolism*; *le British Psychological Society*;

Bien sûr certains des spécialistes ont été l'objet de critiques acerbes, voire ont été dénoncés par différents groupes d'activistes, principalement des activistes trans. Dans certains cas, cela a donné lieu à des suspensions et à des enquêtes faites par leurs associations professionnelles respectives. Dans tous les cas, à ma connaissance, ces individus ont été blanchis de toutes fautes professionnelles, soit dans leur processus de recherche, soit dans leurs interventions cliniques. Plusieurs ont de plus été défendus ouvertement par des confrères praticiens.

Il va sans dire que les mouvements qui ont souvent réclamé les enquêtes ont surtout retenu les suspensions et rarement les conclusions favorables aux chercheurs. Il serait trop long de faire ici l'énumération de ces cas particuliers mais des recherches un peu sérieuses pourront permettre à quiconque de se faire une idée.

J'imagine qu'à un certain nombre d'entre vous ceci n'apprendra rien. À d'autres cela apportera un complément d'informations. En ce qui me concerne, il s'agit principalement de tenter de faire voir que le risque est supérieur aux bénéfices, tant pour le Gris que pour certains élèves des classes où le Gris fera des interventions dans l'avenir. Le principe «*avant tout, ne pas nuire*» doit avoir priorité sur toutes autres considérations.

--- ---

Il m'est difficile d'imaginer comment une personne trans pourrait intervenir dans une classe sans parler de sa dysphorie de genre, de sa souffrance face au conflit qu'elle ressent, ou a ressenti, entre son sexe biologique et son identité de genre. Il est également facile d'imaginer comment certains élèves

pourraient se reconnaître dans un de ces récits. Il suffit qu'ils soient un tantinet insécures ou angoissés, qu'ils se sentent vulnérables par rapport à leur identité ou mal à l'aise avec les changements corporels qui les affectent en tant que jeunes personnes pour qu'ils risquent de s'y reconnaître.

Il y a fort à parier que les personnes trans qui vont devenir, ou qui sont des intervenants au Gris sont des personnes qui ont déjà entrepris, voire achevé, un processus de transition ou qui envisagent sérieusement d'en entreprendre un. Or, j'ai déjà mentionné que pour la grande majorité de jeunes souffrant, à différents niveaux, de dysphorie de genre, le problème est appelé à se résoudre de lui-même si on laisse la nature suivre son cours. (c'est le cas de 80 à 85% des personnes souffrant de dysphorie de genre) Comment alors concilier un récit de transition plus ou moins avancé, ou l'expression d'un désir de transition, avec ce constat?... Comment éviter l'appropriation du récit d'une personne trans par les jeunes dysphoriques qui n'en ont pas besoin et pour qui la transition serait inutile?...

Suggérer ou laisser entendre à des jeunes que la transition est une solution à leurs états dysphoriques implique de leur proposer, explicitement ou non, qu'il serait légitime et bénéfique pour eux d'entreprendre un cheminement de transition. Ce cheminement implique des démarches légales et médicales complexes. Voici l'ordre dans lequel je vais aborder les thèmes de ce précisions complémentaires.

- **Concernant les risques de contagion psychosociale.**
- **Concernant l'argument du suicide**
- **Concernant les bloqueurs de puberté**
- **Concernant la prise d'hormones**
- **Concernant les chirurgies de réassignation génitales**

Concernant les risques de contagion psychosociale.

Des recherches faites, entre autres, par la Dr Lisa Littman, pour comprendre l'augmentation importante des cas de dysphorie du genre chez les jeunes, l'ont conduit à observer, en particulier chez les jeunes filles, que ces cas se développaient souvent dans des environnements où plusieurs amies ou connaissances s'étaient déclarées trans. Elle a alors émis l'hypothèse de la contagion psychosociale. Il s'agit de cas de jeunes qui, au contact d'amis ou de contenu web, sans jamais auparavant avoir manifesté de symptômes de dysphorie de genre, soudainement se déclarent trans ou déclarent qu'ils n'appartiennent pas au bon sexe ou que leur sexe biologique ne correspond pas à leur ressenti. On a alors nommé ce phénomène *Dysphorie de genre à déclenchement rapide* ou *Dysphorie de genre soudaine*, en anglais *Rapid Onset Gender Dysphoria* donnant l'acronyme RODG.

Il va sans dire que les recherches de la Dr Littman ont été vilipendées par tout ce qu'il y a de lobby trans. On l'a accusée de transphobie. On a prétendu que les parents qui ont participé à sa recherche étaient tous également transphobes. L'Université Brown à laquelle elle appartient, pour éviter la polémique et afin de ne pas nuire à ses inscriptions, a oblitéré toutes références à sa recherche sur son site web. Pourtant, un nombre impressionnant de chercheurs se sont spontanément portés à sa

défense et ont attesté de la rigueur de ses critères de recherches...

Et si elle avait raison?... Si, de fait, il existait une composante de contagion psychosociale au phénomène de dysphorie de genre (ROGD)?... Par-delà les polémiques autour des recherches sur le sujet, s'il existait une seule chance pour que ce phénomène de contagion existe vraiment, ne serait-ce pas une raison suffisante pour que le Gris suspende sa décision de faire de la démystification de l'identité de genre et d'intégrer des personnes trans à ses équipes d'intervention?...

Dans le contexte actuel, les cas d'autodiagnostic via le web (des jeunes qui se déclarent trans ou dysphoriques) sont malheureusement la plupart du temps considérés très rapidement (trop rapidement peut-être?) comme valides par les instances psychologiques et médicales ce qui donne accès presque instantanément à des traitements hormonaux aux effets irréversibles.

Est-ce que le Gris tient vraiment à courir le risque de se voir accusé d'avoir favorisé la propagation de cas de dysphorie à déclenchement rapide (ROGD)? Nonobstant les possibles implications légales, je doute que les membres du Gris soient prêts à participer à des événements qui pourraient générer ce genre d'effets négatifs. Je pense que la plupart des gens qui œuvrent auprès du Gris, où qu'ils soient, ont à cœur de *ne pas nuire* et sont tout à fait prêts à ce que l'organisme pour lequel ils font du bénévolat suspende ses décisions concernant la démystification de l'identité de genre.

Concernant l'argument du suicide

Il ne devrait pas être nécessaire de dire, en commençant cet item, que tout suicide est un grand malheur et un désastre. Pour chacun d'entre nous, notre vie est tout ce que nous avons. Nous n'en avons qu'une et la perdre nous propulse à jamais dans le néant. Nous oblitère. Nous fait disparaître. C'est pourquoi, dans la mesure du possible, tout doit être fait pour éviter que ne se développent les conditions, internes ou externes, pouvant faire qu'un individu attente à ses jours.

Nonobstant ce qui précède, il reste que l'argument du suicide est régulièrement invoqué en contexte de dysphorie de genre et de transition. Refuser des bloqueurs de puberté ou la transition à un jeune, c'est l'exposer à un risque élevé de suicide. Tel est l'argument majeur invoqué pour inciter les parents, en les culpabilisant, à consentir à la prise de bloqueurs de puberté ou à la prise d'hormone. Quels parents voudraient être responsables du suicide de son enfant?... Les risques de suicide chez les jeunes qui manifestent de la dysphorie de genre sont un argument émotionnel, totalement inapproprié. *Votre enfant risque de se suicider si vous ne donnez pas votre accord à son désir de transition...* Quel parent ne serait pas sensible à cet argument?

Dans les faits, les suicides de jeunes dysphoriques sont très rares. Le taux de suicide chez les jeunes est très faible en général et il l'est également chez les jeunes souffrant de dysphorie de genre. D'après les recherches du Dr Kenneth Zucker, le nombre de jeunes qui font des tentatives de suicide lié à une dysphorie de genre est du même ordre que celui de tous les autres jeunes souffrant de problèmes psychologiques. Pour ce qui est du suicide lui-même, des recherches faites en Angleterre et au Pays de Galles situent le suicide des jeunes entre 15 et 20 ans à 4,9 par 100,000 et les suicides de ceux de 10 à 14 ans sont de l'ordre de 0.3 par 100,000. Le Gender Identity Development Service (GIDS) pour l'Angleterre et le Pays de Galles, territoires autrement plus peuplés que le Canada et le Québec, a recensé depuis 2008 quatre cas de suicide d'enfants identifiés comme trans: un en 2014, deux en 2016

et un en 2017.

Pourtant des chiffres alarmistes de l'ordre de 42 à 48% circulent ici en ce qui concerne les risques de tentative de suicide des jeunes souffrant de dysphorie de genre... Ces chiffres sont grossièrement exagérés et sont le fruit de recherches faites auprès de groupes aussi minimes et peu représentatifs que 27 répondants.

Par contre, ce dont on n'entend jamais parler c'est du fait que le taux de suicide chez les personnes qui ont subi une transition est, lui, nettement supérieur. Une étude faite en Scandinavie montre que le taux de suicide est de l'ordre de 20 fois supérieur chez les personnes qui transitionnent qu'il ne l'est dans la société en général. Pas 20% supérieur, 20 fois supérieur! On suspecte qu'une des raisons pourrait être qu'une fois faite, la transition est en grande partie irréversible.

Dé-transitionner n'est pas facile. On ne remet pas en place des glandes mammaires enlevées; pas plus qu'un utérus. On ne reconstruit pas un vagin qu'on a transformé en pénis. Une fois que la voix d'une jeune fille a changé de registre, elle ne peut pas non plus reprendre ses tonalités féminines. Un homme castré ne retrouvera jamais ses testicules et le vagin qu'on lui a fabriqué ne redeviendra pas, quoi qu'on fasse, un pénis fonctionnel. Il serait intéressant de savoir combien de ces personnes qui se suicident ayant subi une transition le font parce qu'ils constatent qu'ils ne pourront jamais vraiment revenir en arrière. Malheureusement ce genre de statistique n'existe pas à ce que je sache.

Concernant les bloqueurs de puberté

Une fois le diagnostique ou l'autodiagnostique de la dysphorie de genre accepté, la première étape du processus de transition chez des jeunes dysphoriques est la prise de bloqueurs de puberté. Historiquement, les bloqueurs de puberté sont des molécules qui ont été fabriquées pour arrêter la puberté chez des enfants qui entraient en puberté beaucoup trop jeune (8 ans pour les filles et 9 ans pour les garçons). Ils stoppaient le processus pour un temps jusqu'à ce que le jeune ait atteint un âge plus en phase avec ces transformations biologiques.

Or, la recherche est loin d'être unanime sur les bienfaits des bloqueurs de puberté administrés pour arrêter l'entrée en puberté d'enfants ayant atteint l'âge où normalement un jeune entre en puberté. (accélération de la croissance et développement rapide des caractères sexuels) Le rationnel le plus souvent entendu est à l'effet que les bloqueurs de puberté donnent un répit à l'enfant; répit qui, théoriquement, doit lui servir de moment de réflexion avant de prendre une décision face à ses états dysphoriques: son mal-être, sa souffrance face à son sexe biologique.

Ce rationnel est fallacieux. En effet, la très grande majorité des enfants auxquels on prescrit des bloqueurs de puberté vont opter pour la transition. Ceci est en grande partie dû au fait qu'ils n'auront pas accès à leur progression naturelle vers la puberté et l'adolescence. Alors que leurs pairs vont se développer physiquement, psychologiquement et socialement, ils vont pour leur part se trouver bloqués dans une sorte d'enfance tardive et se retrouver isolés. Leur retard est non seulement physique mais il est également psychologique, émotionnel et sociale. À un âge équivalent, ils n'auront pas vécu toute la panoplie des transformations rapides que vivent les jeunes de leur âge avec les émotions et la socialisation que va avec. Et c'est dans un tel contexte qu'ils sont supposés s'être préparé à choisir ou non la transition!...

Si le cheminement naturel (puberté - adolescence - début de l'âge adulte) est la voie de résolution de la dystrophie pour 80 à 85% des personnes en souffrance, bloquer la puberté c'est empêcher cette résolution naturelle de suivre sa progression normale. D'où le fait que la très grande majorité des jeunes qui sont mis sous bloqueurs de puberté finissent par *transitionner*. Dans ces cas, les bloqueurs de puberté ne font que perturber ce qui pourrait être une résolution naturelle.

D'autre part, ces bloqueurs de puberté sont des molécules dont les effets sur le corps des jeunes sont grandement méconnus. Il n'y a que très peu de recherches sur leurs effets. Ces jeunes sont l'objet d'une expérimentation qui est hors de leur volonté et dont personne ne connaît les aboutissants. Considérées comme pouvant accentuer les idées suicidaires chez certains jeunes, ces molécules risquent, entre autres, combinées aux hormones, de provoquer une stérilité irréversible. Il y a semble-t-il également de possibles risques d'effets négatifs sur le développement du cerveau qui est en croissance rapide à cet âge. Sans compter les effets sur la santé future de ces jeunes entre autres au niveau cardiovasculaire. Leur usage est toujours à l'état expérimental et les prendre comporte un risque certain.

Procéder à des interventions du Gris dans les classes, concernant la démystification de l'identité de genre, risquerait d'accentuer chez des jeunes déjà fragiles la demande de prescription de bloqueurs de puberté. Est-ce vraiment souhaitable pour ceux de ces jeunes chez qui la dysphorie serait appelée à se résoudre d'elle-même?... *«Avant tout : ne pas nuire!»*

Concernant la prise d'hormones

La transition pour se faire et de maintenir exige la prise d'hormones à vie. Cette prise de médicaments pour le reste de la vie n'est pas suffisamment rendue claire pour les jeunes. Entre 14 et 16 ans, on n'a qu'une idée très approximative de ce que peut vouloir dire «être médicamenté pour le reste de ses jours». Pourtant on minimise, on fait comme s'il s'agissait une banalité. Lorsque les cellules du corps humain se reproduisent et elles le font toutes, chaque nouvelle cellule qui apparaît en remplacement de celles qui meurent, contient intégralement le code génétique original de l'organisme. Ces cellules ont, entre autres, deux «X» si elles sont celles d'une femme humaine et ont un «X» et un «Y» si elles sont celles d'un mâle humain. D'où la nécessité de la prise d'hormone pour tout le reste de sa vie. Si on transitionne, on doit lutter toute sa vie contre son corps qui reproduit des cellules selon les ordres de son code génétique et non selon le ressenti de la personne qui a transitionné. Il faut contrer constamment les effets naturels du code génétique.

De la même manière, les effets secondaires de ces médicaments, bien connus pour les femmes qui prennent des contraceptifs oraux et pour les femmes ménopausées, sont passés sous silence la plupart du temps. Beaucoup de médecins ont cessé de recommander les contraceptifs oraux lorsque la recherche a permis de constater que ces molécules augmentaient les risques de caillots sanguins et d'AVC d'autour de 12%. Même chose en ce qui concerne les risques de cancer du sein chez les femmes ménopausées qui prennent des hormones. Cela leur a semblé la décision appropriée.

Or, la prise de testostérone par une femme, en plus d'altérer de façon permanente son apparence physique et de provoquer l'atrophie de son vagin, multiplie par quatre ses risques de maladies cardiaques : cholestérol, infarctus, caillots sanguins, etc. En général, un homme ont deux fois plus de

risques de maladies cardiaques comparé à une femme. Une femme qui prend de la testostérone est quatre fois plus à risque de maladie cardiaque qu'une femme qui n'en prend pas. Donc deux fois plus de risques qu'un homme. De la même manière, il semblerait qu'un homme qui prend des œstrogènes, après 5 ans, a de deux à trois fois plus de risques de développer des caillots sanguins et de faire des AVC que s'il n'en prend pas. Or, l'âge pour considérer prescrire des traitements hormonaux à des jeunes qui souffrent de dysphorie de genre, qui se déclarent trans, est entre 14 et 16 ans.

Est-ce ce futur que le Gris entend aider à promouvoir en démystifiant l'identité de genre?...

Concernant les chirurgies de réassignation génitales

Récapitulons d'abord. La première étape de ce qui s'appelle techniquement en anglais (*Dutch protocol*) consiste d'abord en la prescription et la prise de «bloqueurs de puberté», administrés à des enfants à partir de 12 ans et parfois plus jeunes, dont nous avons amplement décrit les tenants et aboutissants. Ces bloqueurs de puberté conduiront à une demande de démarche de transition pour la très grande majorité des jeunes qui y sont soumis.

Cette *transition* commencée par les bloqueurs de puberté se poursuit par la prescription et de la prise d'hormones, testostérone ou œstrogènes, en vue de changer l'apparence du corps, le féminisant ou le masculinisant selon le cas et condamnant à la prise à vie de ces médicaments aux effets secondaires dangereux et nocifs. Cela conduira éventuellement à de possibles chirurgies de réassignation génitale, décrite ci-après, dernière étape de cette *transition*.

À noter que le mot *transition* tel qu'employé dans ce contexte est trompeur. La notion de transition implique le passage d'un état à un autre ce qui n'est pas, à proprement parler, le cas ici. Le garçon ne devient pas une fille ou la fille un garçon. Ce qui est modifié, par la prise d'hormones et/ou par la chirurgie de réassignation, c'est l'apparence de la personne. Les modifications sont cosmétiques. Biologiquement parlant, la personne demeure la même. Ses cellules somatiques continuent à se reproduire identiques à ce qu'elles étaient à l'origine selon les caractères sexuelles (pour la très grande majorité des humains, XX pour une fille et XY pour un garçon) dictés par son code génétique.

Pour une jeune fille ou une femme voulant donner à son corps une apparence masculine : mastectomies (ablation des seins); hystérectomie (ablation d'un utérus sain) phalloplastie et scrotumoplastie (construction d'un pénis et d'un scrotum à partir d'éléments des grandes lèvres et de greffes prélevées sur différentes parties du corps). Il va sans dire que ces reconstructions ne seront pas biologiquement fonctionnelles.

Pour un jeune homme ou un homme adulte voulant donner à son corps une apparence féminine: implants mammaires; ablation des testicules (castration) et utilisation des tissus de la verge et du gland pour la construction d'un vagin, d'un clitoris et de grandes lèvres. Des greffes sont parfois aussi nécessaires. Un tel vagin ne disposera pas des mécanismes naturels de nettoyage et de lubrification et il devra de plus être dilaté régulièrement afin de garder à la cavité ses dimensions.

Ces chirurgies ont pour but de modifier esthétiquement le corps pour lui donner l'apparence du sexe conforme au ressenti de la personne. Or, il faut le rappeler, compte tenu de ce que nous savons sur

la résolution de la dysphorie de genre, pour 80 à 85% des jeunes souffrant de ce problème, cette solution n'est pas nécessaire. Pour ces jeunes, le genre ressenti va éventuellement s'harmoniser avec le sexe biologique si on laisse le cheminement se faire naturellement vers la puberté, l'adolescence et le début de l'âge adulte.

Procéder à ce que le Gris appelle la démystification de l'identité de genre, en introduisant des témoignages de personnes trans dans les classes, augmenterait les risques qu'un certain nombre de ces jeunes, pour qui la dysphorie se résoudrait d'elle-même, se laissent convaincre de la transition comme solution à leur état. Ce risque le Gris ne doit pas le prendre. Il n'est justifiable, ni moralement, ni socialement parce qu'alors les interventions du Gris deviennent nuisibles! Ces chirurgies sont irréversibles ou en tout cas, leur hypothétique réversibilité ne ramènera pas les fonctions normales des organes qui ont été retirées ou réassignées.

--- ---

Lorsqu'au moment de prendre ma retraite de l'enseignement collégial, j'ai décidé d'offrir mes services comme bénévole au Gris, je suis entré dans une communauté de gens qui avait à cœur de travailler à faciliter la vie à des jeunes, plus spécifiquement les jeunes homosexuels, principalement en intervenant dans les écoles secondaires. Il s'agissait de montrer comment on peut être homosexuel et avoir une bonne vie, l'homosexualité n'étant, ni un choix, ni une maladie, ni contagieuse mais simplement une orientation sexuelle propre à plusieurs autres espèces animales, en particulier les plus complexes. Il s'agissait d'offrir des modèles à des jeunes qui se découvraient gay et de leur faciliter la vie en tentant de démystifier les préjugés entourant l'homosexualité et les homosexuels hommes ou femmes. À cela s'est ajouté progressivement la démystification de la bisexualité celle-ci ayant grosso modo les mêmes caractéristiques que l'homosexualité nonobstant l'objet du désir.

Le travail du Gris a été irréprochable dans son domaine de compétence pendant plusieurs décennies. Les bénévoles du Gris ont parlé de leurs expériences, de leurs émotions, de leurs modes de vie, aux émotions et à l'intelligence d'une multitude d'élèves. Ils ont témoigné du caractère normal et divers des orientations sexuelles en mettant les jeunes de dizaines d'écoles en contact avec des personnes homosexuelles et bisexuelles. Le tout se faisait sans risque de nuire à quelques élèves que ce soit.

Mais à partir du moment où les interventions du Gris commencent à risquer d'avoir un impact qui risque de menacer l'intégrité physique des enfants et des adolescents, nous franchissons une frontière qui me semble inadmissible. Ce que le Gris appelle actuellement *la démystification de l'identité de genre* n'a plus l'objectif exclusif de «faire comprendre» et de «ne pas nuire» parce qu'il risque de provoquer la mutilation des corps, d'interférer avec la résolution naturelle et normale d'un problème d'identité à caractère multicausal : la dysphorie de genre.

Pour toutes les raisons exposées dans les trois documents ici joints, je pense que le Gris doit revoir sa décision récente de se réorienter par rapport à son objectif original qui était la démystification d'orientations sexuelles. Il doit reconsidérer le fait d'avoir modifié cet objectif qui est devenu la

démystification des orientations sexuelles et des identités de genre. Il doit aussi revoir sa décision d'inclure des personnes trans au nombre de ses intervenants dans les écoles, en priorité dans les écoles primaires et secondaires.

Encore une fois, il ne s'agit pas ici d'être pour ou contre la transition de personnes adultes qui la souhaitent parce qu'ils ne voient pas d'autre issue à leur mal-être. Il ne s'agit pas non plus d'être transphobe ou pro trans. Il s'agit d'appliquer des principes simples qui sont à la base de toutes décisions éthiques et humaines valables :

- Le *principe de précaution* qui pourrait se formuler ainsi : en cas de risque de dommages graves ou irréversibles, on ne doit pas prendre de décision ou faire de gestes qui pourraient accentuer le risque.
- Le premier principe du serment d'Hippocrate : *avant tout : ne pas nuire!*

Références

- Bertrand, J., Dorais, M., (2018) *Vous croyez tout savoir sur le sexe?*. Montréal, Québec : Libre expression.
- Braunstein, J-F., (2018) *La Philosophie Devenue Folle*. Paris, France : Bernard Grasset
- Gris Montréal, (2018) *Mon Guide de Formation*.
- Gris Montréal (2015) *Mon Guide de Formation*.
- Gris Montréal, (2010) *Guide de Formation*.
- Gris Montréal, (2006) *Guide de Formation*.
- Gris Montréal, (2015) *Guide Pédagogique Modèles Recherchés*.
- Lukianoff, G., Haidt, J., (2018) *The Coddling of The American Mind*. New York, U.S.A. : Penguin Press
- Pilon, R., (2015) *Modèles Recherchés : l'Homosexualité et la Bisexualité Racontés Autrement*. Montréal : Guy St-Jean Éditeur
- Pinker, S., (2005) *Comprendre la Nature Humaine* Paris, France : Odile Jacob
- Rennes, J., (2016) *Encyclopédie Critique du Genre*. Paris, France : La Découverte

--- ---

<https://blogs.bmj.com/bmjebmspotlight/2019/02/25/gender-affirming-hormone-in-children-and-adolescents-evidence-review/>

<https://gendergp.co.uk/bmj-carl-heneghan/>

https://www.google.com/search?tbm=isch&sa=1&ei=5MFRXZKqAeqf_Qas4YXQDA&q=british+medical+journal+karl+heneghan+transdenderism&oq=british+medical+journal+karl+heneghan+transdenderism&gs_l=img.3...364138.380832..381575...0.0..0.309.2002.18j1j0j1.....0....1..gws-wiz-img.z33D8gxBOtY&ved=0ahUKEwiSrKamjP7jAhXqT98KHaxwAcoQ4dUDCAY&uact=5

<https://www.theaustralian.com.au/nation/warnings-over-surge-in-youth-transgender-cases/news-story/8b4efbf389a0bd61e664f93a5eaf7315>

<https://www.bbc.com/news/health-49036145>

<https://www.peaktrans.org/use-of-puberty-blockers-on-transgender-children-to-be-investigated-by-lucy-bannerman-in-the-times-26-07-19/>

<https://www.google.com/search?q=Use+of+puberty+blockers+on+transgender+children+to+be+investigated&oq=Use+of+puberty+blockers+on+transgender+children+to+be+investigated&aqs=chrome..69i57j69i60l2.2770j0j8&sourceid=chrome&ie=UTF-8>

<http://lilymaynard.com/first-do-no-harm-the-ethics-of-transgender-healthcare/>

<https://www.google.com/search?q=royal+college+of+general+practitioners+childhood+gender+dysphoria&oq=royal+college+of+general+practitioners+childhood+gender+dysphoria&aqs=chrome..69i57j33l4.4452l1j0j7&sourceid=chrome&ie=UTF-8>

https://www.binary.org.au/the_royal_college_of_general_practitioners_issues_grave_warning

<https://www.bioedge.org/bioethics/transgender-treatment-for-kids-finally-under-ethical-scrutiny/13152>

https://scholar.google.ca/scholar?q=royal+college+of+general+practitioners+childhood+gender+dysphoria&hl=fr&as_sdt=0&as_vis=1&oi=scholar

<https://www.dailysignal.com/2019/03/29/kids-arent-born-transgender-so-dont-let-advocates-bamboozle-you/>

<https://academic.oup.com/jcem/article/102/11/3869/4157558>

https://fr.wikipedia.org/wiki/Harry_Benjamin

<https://www.womenofgrace.com/blog/?p=39616>

<https://www.theguardian.com/lifeandstyle/2011/feb/23/gender-reassignment-transgender-journey>

<https://www.heritage.org/gender/commentary/new-york-times-reveals-painful-truths-about-sex-change-surgery>

https://www.google.com/search?rlz=1C1GCEA_enCA757CA757&q=alternatives+to+sexual+reassignment&spell=1&sa=X&ved=0ahUKEwjSk6Ck8ZfkAhUqvIkKHf6UCn0QBQgtKAA&biw=1721&bih=881

<https://www.acped.org/the-college-speaks/position-statements/gender-dysphoria-in-children>

<http://4thwavenow.com/2015/08/03/the-41-trans-suicide-rate-a-tale-of-flawed-data-and-lazy-journalists/>

<https://4thwavenow.com/2017/09/08/suicide-or-transition-the-only-options-for-gender-dysphoric-kids/>

<https://4thwavenow.com/2017/12/07/gender-dysphoria-is-not-one-thing/>

<https://4thwavenow.com/2017/12/13/wanting-to-protect-my-daughters-health-does-not-make-me-a-bigot/>

<https://www.nbcnews.com/feature/nbc-out/brown-university-criticized-over-removal-transgender-study-n906741>

<https://www.sandiegouniontribune.com/news/nation-world/ny-news-brown-university-removal-gender-dysphoria-study-reaps-backlash-20180905-story.html>

https://www.ameq.qc.ca/index.php?option=com_content&view=article&id=36&Itemid=245&lang=fr
(hormones effets...)

<https://intersexroadshow.blogspot.com/>

http://plus.lapresse.ca/screens/ce9d3fe7-dca5-46ca-8b2c-b1bc2617ee68__7C__0.html

<https://reinformation.tv/mutilations-suicides-transgenres-lgbt-jallais-75280-2/>

<https://www.journaldemontreal.com/2016/05/31/> (enfants-transgenres-prudence)

<https://www.youtube.com/watch?v=7B8Q6D4a6TM>

<https://www.youtube.com/channel/UCm13xHVNfVwzHzK3QHSaZ3Q> (série d'entrevues de Benjamin A boyce sous le thème Gender, Sexuality and Transition (Interviews))

<https://www.youtube.com/user/DocAmitay/videos> (les entrevues de Dr Oren Amitay portant sur le phénomène trans)

<https://www.stopsafeschools.com/gender-dysphoria-resource-for-providers/>

<https://gdworkinggroup.org/category/discussion-forum/>

<https://www.womenofgrace.com/blog/?p=39616>

<https://academic.oup.com/jcem/article/102/11/3869/4157558>